

Combat, Bruxelles,

31 juillet 1937

DEUXIEME ANNEE. - No 46. -

1 FRANC

31 JUILLET 1937

# COMBAT

- MENSUEL PENDANT L'ÉTÉ

REDACTEUR EN CHEF : DEN

BUREAUX : 3, RUE D'ASSAUT, BRUXELLES. - TEL. : 12.26.31. - ABONNEMENTS : 1 an : 40 fr. - 6 mois : 25 fr. - de soutien : 100 fr. - Au C.C.P. :

' U. R. S. S. ET NOUS

## LES RETOUCHES d'ANDRE GIDE<sup>(1)</sup>

par Emile VANDERVELDE

André Gide est allé en U. R. S. S., l'an dernier, pendant quelques semaines. Il y est allé avec la foi candide du pèlerin musulman qui part pour la Mecque ou du juif qui va « cette année à Jérusalem ». Il en est revenu plein de désillusions, gonflé d'amertume, convaincu que, du point de vue tant culturel que social, la « construction du socialisme dans un seul pays » était une faillite et il ne s'est pas fait faute de le dire, dans un petit livre qui a fait grand tapage : « *Retour de l'U. R. S. S.* ».

Ceux qui connaissent les procédés de polémique et de discussion usités par les bolchevistes ne s'étonnent pas que cette publication ait valu à Gide les pires injures. On a mis, avec une injustice criante, son désintéressement en doute. On lui a lourdement reproché, parce qu'il avait été magnifiquement reçu, à Moscou et ailleurs (on sait que les Russes sont hospitaliers), de n'avoir pas la reconnaissance de l'estomac. On s'est indigné — et ceci peut-être tenait un peu plus — de ce que, sur la foi d'impressions nécessairement hâtives et superficielles, il ait, à pleines mains, donné des armes aux conservateurs et aux réactionnaires de tout poil qui mènent, de par le monde, la croisade contre les communistes.

C'est pour répondre à ces reproches que Gide, sous ce titre : « *Retouches à mon retour de l'U. R. S. S.* », vient de publier un nouveau petit livre, qui apporte à son premier réquisitoire, non pas des atténuations, mais des aggravations. « La vérité avant tout » nous dit-il; et cette vérité, après avoir consciencieusement « potassé », après coup, la littérature anti-stalinienne, il croit l'avoir trouvée dans une série de citations et de témoignages empruntés, soit à l'autocritique de la presse communiste, soit aux rapports de personnalités diverses qui ont vécu, ou qui, comme lui, ont passé par l'U. R. S. S.

Que Gide me pardonne de le lui avouer, si j'ai médiocrement goûté le *Retour de l'U. R. S. S.* — à la différence de ce chef-d'œuvre qu'est le *Voyage au Congo* — les *Retouches* m'ont, décidément, laissé une impression plutôt pénible.

Non point que je ne sois d'accord avec lui sur nombre de ses constatations, si désolantes soient-elles; que je ne sois troublé, comme tant d'autres socialistes, par la hantise des tragédies sanglantes qui ont liquidé presque tout l'ancien personnel de la Révolution; que je ne sois inquiet des lendemains, ou que je me refuse à voir ce qu'il peut y avoir d'incomplet, de defectueux, de « manqué » ou de totalement inacceptable, dans les réalisations industrielles et sociales du Planisme Stalinienn.

Mais, si André Gide est un grand écrivain, le plus grand écrivain peut-être de la France d'aujourd'hui, ce n'est ni un politique, ni un économiste ni un sociologue, et l'on peut, à parler franc, se demander si ses notes de voyage, prises sur le vif, avec toute la fraîcheur d'impressions vécues, ont gagné quelque chose à être complétées par ses « retouches ».

Nous n'avons jamais eu, comme lui, pour le régime stalinienn, un « parti pris de foi et d'amour ». Nous n'avons jamais accepté que « cum grano salis », les apologies enthousiastes et sans critique de la propagande communiste. Nous sommes prêts à concéder à Gide que son nouveau petit livre résume assez fidèlement tout ce que l'on a dit et continue à dire de mal sur la Révolution Russe, dans son présent stade.

Mais n'y a-t-il, pour des socialistes, que du mal à en dire et, au vrai, les procédés de Gide, qui consistent à collectionner des petits papiers pour con-

firmer des conclusions antérieures, ne ressemblent-ils pas trop à cette méthode délibérément unilatérale de Taine, accumulant une multitude de petits faits plus ou moins exacts, pour aboutir — ce qui est la plus manifeste des absurdités — à la condamnation de la Révolution Française ?

Gide nous dit et je crains fort qu'il n'ait raison, que sous un régime de dictature sur les idées, qui a l'intolérance de tous les fanatismes, l'atmosphère qui règne dans les cercles intellectuels soviétiques est simplement irrespirable pour des Occidentaux, et que l'absence de liberté, hors des limites du conformisme gouvernemental, exerce une action déprimante sur toute la vie littéraire et scientifique.

Soit, mais tout de même, cela a-t-il empêché un Ilya Ehrenbourg d'écrire cette merveilleuse épopée qui s'appelle le *Deuxième jour de la Création*, ou un Pavlov d'être au tout premier rang parmi les grands découvreurs de la biologie moderne ?

Gide nous dit encore, dans ses *Retouches*, sa déception cruelle en constatant que la fameuse « liquidation de l'analphabétisme » tant annoncée tarde à s'accomplir, qu'elle semble même subir un temps d'arrêt. Il semble bien que ce soit vrai. Et d'ailleurs, cela ne date pas d'hier. Je me souviens qu'en 1922, au procès des S. R. (pendant que sévissait la grande famine de la Volga), Lounatcharsky, alors Commissaire de l'Instruction Publique, nous disait : « Vous nous envoyez du pain. Il faudrait aussi nous envoyer des plumes et des touches d'ardoise. Nous en sommes presque totalement dépourvus. »

Qu'on dise cela; qu'il faille dire cela pour jeter de l'eau froide sur d'excessifs enthousiasmes, peut-être. Mais est-ce une raison pour méconnaître et sous-évaluer l'immense effort qui, dans des circonstances adverses, a été accompli pour lutter contre la Puissance des Ténébres, et Gide lui-même n'applaudit-il pas à l'ordonnance du Gouvernement des Soviets qui, en février 1936, pré-

voyait « la liquidation complète de l'analphabétisme au cours de l'année pour les quatre millions de travailleurs ne sachant ni lire, ni écrire, et les deux millions le sachant insuffisamment ? » Il y a du retard ? Possible; mais il y a des siècles à rattraper!

Notre auteur constate, aussi, d'après des témoignages tirés de la presse soviétique elle-même, que tout ne va pas pour le mieux dans toutes les branches de l'économie planiste, que la qualité des produits laisse fréquemment à désirer; qu'il y a beaucoup à dire sur les inégalités dans la rémunération du travail auxquelles on a recours pour obtenir une productivité maximum; que, dans bien des localités, à l'ombre même des usines géantes qui, du point de vue technique, sont des merveilles, les habitations des travailleurs — aux environs de Bakou par exemple — ne sont que des taudis sordides qui ont mis hors de lui Sir Walter Citrine; que d'une manière générale, les travailleurs des pays capitalistes avancés tels que l'Angleterre, la France ou la Belgique, ne s'accommoderaient pas du *standard of life* dont se contentent les ouvriers soviétiques...

On savait cela. On a souvent dit cela. On pourra longtemps encore répéter cela. Le monde ne s'est pas créé en un jour. Mais André Gide contestera-t-il qu'un observateur parcourant la France, en plein cours de sa grande Révolution, eût été amené à faire des constatations bien autrement pessimistes! Et, d'autre part, lui-même, dans son *Retour de l'U. R. S. S.*, n'a-t-il pas reconnu, je cite ses propres paroles, que, pour la disparition du capitalisme, le passage dans le domaine collectif des moyens essentiels de la production et de l'échange, ce fait du moins reste acquis et restera acquis, à moins d'une catastrophe de régime : « Il n'y a plus en U. R. S. S. l'exploitation du grand nombre pour le profit de quelques-uns ? » Il ajoutait : « Et c'est énorme ».

(voir suite page 2)